

Frédéric Boyer

Est-ce que tu m'aimes ?

Roman



Extrait de la publication



Est-ce que tu m'aimes ?

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991.

EN PRISON, *roman*, 1992.

DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*, prix du Livre Inter, 1993.

COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993.

COMME DES ANGES, *roman*, 1994.

LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995.

Frédéric Boyer

Est-ce que
tu m'aimes ?

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-444-6

Suzanne

Le mot amour est dur comme un caillou qu'on nous jette au visage. C'est un mot que les gens qui n'ont jamais aimé emploient pour ce qu'ils n'ont jamais eu et ne pourront jamais avoir, à moins qu'ils oublient le mot.

Suzanne habitait un appartement défraîchi dans un immeuble ordinaire que son mari et ses deux enfants avaient quitté. Elle me montrait leurs photos épinglées aux murs du bureau et de la chambre. Son mari et elle étaient séparés depuis quelque temps. Ils n'avaient pas voulu divorcer. Parfois ils se retrouvaient et vivaient comme si tout allait bien. Suzanne possédait dans les Pyrénées une sorte de ferme, héritée de sa mère, où elle partait dès qu'elle avait un moment. Là-bas, depuis la fin de la guerre, Suzanne et sa mère avaient hébergé Antoine, un réfugié espagnol. Antoine était devenu le valet, le gardien puis l'amant de Suzanne.

C'était cela une vie d'adulte, une vie sans perfection remplie de hasards et d'habitudes – Suzanne y tenait –, ou plus exactement une vie passée à rabattre sur l'idéal d'une vie meilleure les heures quotidiennes et les déceptions. Comme si la marque humaine d'une vie d'adulte était cette blessure de l'idéal dans la douce vulgarité des jours, et comme si cet idéal mort au cœur de la vie quotidienne pouvait servir à transformer la vie de façon lente et souterraine. Au point que les vies les plus ordinaires cachent souvent un idéal inaccessible mais actif.

Aujourd'hui, je vois ça de cette façon grise. A l'époque, j'ai trouvé formidables l'immeuble et la vie de Suzanne, la ferme dans les Pyrénées, Antoine et ses souvenirs de guerre.

Je venais d'avoir seize ans. A leur contact, l'enfance cessa brusquement pour moi d'être un refuge. Quelque chose dans mon cœur prit fin.

Je l'ai rencontrée au lycée où j'allais et où elle enseignait. Nous nous croisâmes, elle devint d'un coup très gaie, un peu comme ces personnes mélancoliques suspendues à l'idée d'une rencontre qui bouleverserait leur vie. Elle agrippait son sac avec maladresse et tirait de façon machinale sur sa jupe. Elle m'a parlé et m'a retenu un moment d'une main sur mon bras. Je crois que certains de mes camarades qui nous ont aperçus se sont moqués de moi.

J'ai pensé que j'aurais préféré ne pas l'avoir vue, ne pas avoir répondu à ses questions, ni avoir eu à lui expliquer ce que je ne me sentais pas capable de lui expliquer.

La première fois où je suis entré dans son appartement, je restai sans rien dire, sans avoir été formellement

invité à rester chez elle. Je ne me souviens de rien sinon qu'elle était habillée de noir et qu'elle me parlait avec une sagesse rêveuse, un peu sombre. De retour chez moi, j'ai eu peur.

Notre liaison dura un an.

Je n'étais allé nulle part. Je n'avais rien connu d'autre que l'amour de notre petite famille. Je ne trouvais pas Suzanne particulièrement belle, ni même attirante. Elle n'était pas ce qu'un jeune homme imagine être une belle femme. Elle m'a même semblé très au-dessous de la beauté des autres femmes que j'admirais de façon anonyme, qui étaient toujours enveloppées d'une apparence, vraie ou fausse, de culpabilité inaccessible, et qui se trouvaient à la discrétion de quelques hommes plus âgés et plus experts. Je ne pensais pas que Suzanne était comme elles un objet d'attention ou de vénération. Je peux dire que durant les premiers instants de notre intimité, ces quelques minutes incertaines qui balancent entre le dégoût et le désir de tout posséder, de tout connaître, elle me parut aussi dangereusement pitoyable qu'une prostituée. Tout était combiné jusque dans les plus petits détails, jusque dans les inflexions de sa voix, pour faire d'elle à mes yeux une chose laide... C'était une femme beaucoup plus âgée que moi, et sur son visage j'ai reconnu tous les regards des mères, des femmes hantées par quelque humiliation collective que la chair vivante, pressante, de Suzanne tentait d'effacer avec moi. Avec ma chair de petit garçon mal monté en graine. Très progressivement, j'ai senti venir les larmes. Elle m'a dit : « Ce n'est rien. Laisse-toi aller... » Là, dans cette fraternité obscure, ambiguë, que fonde parfois le sexe, entre la vie, le plaisir et la mort – quand il faut se réconcilier et non plus se repentir, aller chercher l'autre

jusque dans son plaisir, dans sa vie, dans sa mort. Devenir tous les deux quelqu'un d'autre, à l'aide d'un ramassis de vieilles histoires et de ragots, de pauvres gestes usés jusqu'à la corde... à l'aide de toute la misère avec laquelle les hommes ont toujours aimé et fait l'amour.

La première fois, je me souviens, j'ai cru qu'elle avait joui du début jusqu'à la fin de notre étreinte. Ses cris, ses mots m'ont vaguement paru indignes d'elle. Mais j'ai bien aimé ce sentiment-là.

Un peu plus tard, j'eus le sentiment d'avoir accompli quelque chose d'insoluble. Rien de frivole ou d'exceptionnel. Simplement un moment absolument neuf d'humanité. Comme un passage en direction de la vie ordinaire d'un homme. C'est ce qui m'a donné envie de recommencer – la fantaisie mélancolique de l'acte, cette émotion au bord du dégoût et de la paresse, cette solidarité de solitudes que la sexualité déploie, non sans une certaine violence que j'ai immédiatement goûtée, et qui lie les êtres entre eux de façon improbable et capricieuse, qui lie toute l'humanité – et les vivants à leur propre mort.

J'éprouvais le besoin de la toucher, de la caresser. Elle était allongée près de moi, les yeux clos, et il était visible qu'elle souffrait. Elle murmurait de façon tendre et imbécile : « Ça me rend folle, tu sais. » Je lui demandais simplement : « Ça va ? Ça va ? » Pourquoi fallait-il qu'elle me parle ainsi ? Elle ne m'écoutait pas. L'esprit ailleurs, elle s'abandonnait à mes caresses et je la soupçonnais de penser à d'autres mains d'hommes. Je trouvais que sa chambre était horrible – un papier peint fleuri recouvrait les murs ornés de miroirs dorés et de cadres vieillots. Elle disait qu'elle était contente de moi, que je lui donnais beaucoup de plaisir, que les femmes adoraient ça, qu'on les

caresse longtemps, souvent... Dehors le ciel ressemblait à du coton gris. Son appartement était surchauffé. Je réfléchissais à ce qui avait bien pu se passer pour que je me retrouve là, près de cette femme nue. Il était forcément arrivé quelque chose ! Cette pensée revenait sans cesse, fatigante, et creusait dans mon esprit un vide, une absence vertigineuse.

Après l'amour, Suzanne mettait à bouillir de l'eau pour le thé ou le café. Elle traversait les pièces nue, de son corps lourd, défait. Elle disait aussi : « Je ne pensais pas retrouver ça avec quelqu'un de si jeune. » L'effroi d'être aimée, d'être possédée.

J'éprouvais un sentiment un peu ridicule de définitive solitude.

Je ne sais pas pourquoi j'ai aimé cette femme-là, plus âgée, un peu laide. « A seize ans, m'a dit un jour Suzanne, on n'aime pas, ce n'est pas vrai. » Il s'agissait d'autre chose, on ne pouvait exactement savoir quoi.

Quand je passais, elle m'offrait un café, des cigarettes. Très vite elle m'a dit de passer chez elle, après le lycée.

J'ai même fini par la trouver belle. D'une beauté qui ne nous revient qu'après une certaine amnésie, après la corrosion acide d'une déception qu'on préfère ensevelir dans l'oubli, dans les sables. Comment la lumière venait au ras de ses épais cheveux, à peine gris. Son vague sourire d'héroïne sans ressources qui faisait face à un excès indicible de honte. Une chose honteuse, non liquidée, une petite pierre très dure qui rayonnait sur son visage. Rien n'est au-dessous d'un être humain qui se sent indigne d'être aimé – c'est ce qu'elle me disait. Il pouvait arriver

dans la vie qu'on se trouve entièrement à la discrétion de l'amour d'autrui, qui en quelques mots peut décider de notre sort. Je pensais alors à la question folle de maman, à cette question qu'elle chantait presque à longueur de soirée, chez nous : « Est-ce que tu m'aimes ? » On aurait dit une voix de bagnard ou de condamné à mort, étouffée par une culpabilité incompréhensible. Est-ce que toutes les mamans souffraient comme ça d'une condamnation à mort qu'on leur aurait jetée un jour pour les punir d'être douces et pleurantes ? Il n'existe pas beaucoup d'autres êtres plus suspendus qu'elles au verdict de l'amour des autres. Il y a dans l'amour maternel une espèce d'horreur directement proportionnelle à l'innocence des enfants – l'innocence monstrueuse des enfants qui n'en souffrent qu'à l'âge de l'adolescence. « C'est la place de Dieu », m'a dit Suzanne, entre la culpabilité des mères et l'innocence de leurs enfants – oui, tout près de l'horreur d'aimer. Ce quelque chose qui accueille dans le sein des mères l'horreur de l'amour comme on accueille un hôte fragile et menacé, ce quelque chose ne pouvait être que Dieu. Comprendre cela, c'était entendre le vrai silence de l'amour dans une petite famille ordinaire. Un silence tranchant qui opérait en moi une sorte de transformation de la sensibilité analogue, me semblait-il, à celle qui se produit quand, dans la nuit, nous avons cru apercevoir un homme, une silhouette familière, et que nous discernons soudain un arbre ; ou quand, ayant cru entendre la voix apaisée de maman, nous entendons brusquement un horrible murmure inhumain... On a le sentiment glacé de se vider de sa propre sensibilité, de rejoindre une autre réalité, encore plus nue, plus difficile que l'autre. C'était peut-être cela grandir – un sentiment d'injustice devant les illusions sentimentales de la réalité, la prise de conscience de tout ce qui fait notre fausse

divinité d'enfant, les jeux, les projections, le réconfort... On a l'impression de vomir tout ce que nous ont fait engloutir les nôtres. De n'être plus qu'une forteresse de honte. On renonce très lentement à être le centre du monde. On porte le deuil d'une divinité trahie, d'une idole brisée contre le monde lui-même.

Je ne sais plus comment mais j'ai très vite parlé à Suzanne de mes parents. Je crois qu'elle les a aimés tout de suite, avant même de les rencontrer. Quand je lui parlais d'eux, me disait-elle, elle entendait une forme très douce, imbécile presque, de rédemption sans dieu ni martyr.

Pour rentrer chez moi, je remontais des allées de marronniers. A chaque fois je regardais ces grands arbres avec une espèce de surprise exténuée, incrédule, comme si les arbres auxquels on ne prêtait jamais vraiment attention étaient devenus de pauvres hommes, et qu'ils se mettaient à me parler à travers une immense incompréhension. C'étaient de muettes forteresses, très minces, sur une allée poussiéreuse, qui élevaient leur solitude sous la fatigue de la lumière. Ils tendaient leurs maigres bras implorants en direction du ciel, et moi, je les imaginais messagers d'une unique et terrible question – sans doute parce qu'ils étaient les seuls à pouvoir interroger paisiblement le ciel – : comment pouvait-on survivre à son père ?

Suzanne me disait qu'on avait tous des ennemis sans savoir pourquoi. Dont personne apparemment ne pouvait nous sauver. Des ennemis qui nous aimaient et dont on ne se séparait jamais vraiment, qui paraissaient méchamment

dormir en nous, même encore longtemps après leur mort. Ces créatures rationnelles et passionnées, comme papa ou maman, qui autrefois nous rassuraient en parlant et qui soudain paraissaient vouloir nous blesser.

Alors je pensais à maman qui me regardait en m'implorant presque de lui promettre de l'aimer toujours et d'agir comme elle me l'avait recommandé, dans le respect des autres, sur le droit chemin...

Je comprenais que l'épreuve d'un homme était de conquérir le droit de faire des promesses à d'autres personnes qu'à sa mère. C'était le problème véritable de toute vie d'homme. J'avais peur en promettant à d'autres qu'elle de trahir les promesses qui nous liaient. Comme si chaque promesse nouvelle à un être nouveau ouvrait sur l'inconnu, augmentait devant nous la nuit possible d'une trahison ou d'un reniement. C'était bien cela que je venais d'apprendre douloureusement, à seize ans, la nécessité incompréhensible d'avoir à trahir les siens. Je devais vivre avec des explications qui me séparaient de moi-même, qui prenaient parti contre moi si je voulais percer le masque d'impuissance autour de moi, si je voulais crever l'abcès de douleur dans les paroles amères de maman : « Ça va aller » – elle n'y croyait plus.

« Plus tu aimes tes ennemis, disait aussi Suzanne, plus tu es respectueux de la distance qu'ils imposent à la haine comme à l'amour. » Dans cette distance, l'amour de mes parents semblait fragile, au bord de l'effacement volontaire.

Je demandai à Suzanne pourquoi il était si souvent difficile de se savoir aimé, plus difficile peut-être que d'aimer. Elle me répondit qu'il restait toujours une barrière d'incompréhension entre nous et ceux que nous aimons.

Un obstacle absolument infranchissable qui nous empêchait de nous aimer vraiment, affirma Suzanne. Je compris qu'elle-même restait de préférence aux côtés de toutes les choses, de tous les êtres qui ne pouvaient pas être touchés par l'amour, ou effrayés par l'attente que l'amour fait peser sur eux.

Elle me dit également que chez certaines personnes c'était comparable à une bête dans la forêt qui s'arrête sans bruit et tend les yeux vers elles depuis l'obscurité sans qu'elles puissent la voir. Observées, attendues, guettées par l'inconnu qu'elles-mêmes ne voient pas. Parfois c'est cela, être aimé. Un sentiment de piège qui lentement se referme sur nous, la sensation d'être attendu par ce que nous n'avons pas appelé. On ressent cela pratiquement à chaque pas que l'on fait, à toutes les heures de la journée et de la nuit. Cette solitude atroce de la proie devant l'inconnu de l'amour.

Dès que le mal est fait, semblait penser Suzanne, le mal n'est plus qu'une sorte de nécessité absurde à laquelle on ne croit plus pouvoir échapper. Dès que le mal est fait, on perd les mots qui servent à nous mettre en garde, les mots deviennent minces et transparents alors que les faits se tiennent soudain bien droits devant nous comme des épées brûlantes sur le point de s'enfoncer dans notre cœur.

Dans chaque amour, il y avait beaucoup de mal et très peu de mots valables.

Nous avons pris l'habitude de nous voir très régulièrement. Je le cachais encore à mes parents.

Avant que je ne vienne chez elle, elle préparait tout. Elle nettoyait l'appartement comme on devait le faire dans la maison d'une morte. Elle-même se lavait, changeait de vêtements. Elle disait que je ne devais pas sentir la vieille chez elle. Au début, elle n'osait pas ranger. « Mon château, disait-elle, est à l'abandon. » Les murs étaient sombres, le papier peint, par endroits, partait en lambeaux. Au début, oui, je n'eus droit qu'au bureau. Une petite pièce en longueur, bourrée de livres, sous une lumière douce. Je me souviens d'un portrait d'Aragon. Le sourire idiot qu'il avait, un peu résigné. Et le portrait joufflu du mari, des yeux perdus derrière des lunettes épaisses. Ces deux-là me faisaient peur. Le Poète et le Mari. Ils me tenaient par leur absence. Leur plate représentation formait une icône d'une indicible pauvreté. On mangeait dans le bureau sous leurs regards. On s'aimait là.

« Viens me voir, demain, chez moi. » Je passai. « Tu n'as pas flanché, dit-elle, c'est bien. »

Son « C'est bien » avait la vaillance un peu folle d'une tragédienne. Une petite phrase sèche, un bout de silex. Elle mesurait d'un coup quelque chose d'impénétrable et de compact. Elle balayait doucement, mais fermement, l'abandon, le hasard. Et elle refusait de prononcer ces trois mots : je t'aime.

« Dans ces mots, disait-elle, ce n'est que de moi qu'il s'agit. On dit ça pour son propre bonheur. On en a besoin pour espérer, pour calmer notre peur, pour tout ce qui manque dans notre vie. L'envie de ces mots revient toujours, elle ne nous quitte jamais tout à fait. Et avec elle, le désir d'aimer sans conditions quelqu'un d'autre. »

Par ordre d'apparition dans le roman.

Suzanne, bientôt soixante ans, séparée de son mari, enseigne au lycée que fréquente le narrateur, seize ans, et possède une ferme dans les Pyrénées. Ceux qui ont peur ou qui ont honte du sexe, dit Suzanne au narrateur, portent avec eux un monde de mort, un monde qui ne grandit jamais.

Les parents du narrateur. Ils voient leur fils entamer sa vie d'homme. Leur cruelle bienveillance l'accompagne de l'autre côté. Eux restent du côté de l'amour qui se donne et ne se reprend jamais.

Antoine, vieil anarchiste espagnol en exil. Recueilli et caché par Suzanne, après la guerre, dans sa ferme. Il est berger et bûcheron. Il apprend au narrateur que la guerre n'est pas finie, que la barbarie est toujours devant nous et que nous en sommes tous responsables.

Tous ces personnages sont les vrais héros du monde. Leurs histoires ont lieu dans un monde de mensonge et de lâcheté, dans un monde de pauvreté et de fraternité, dans un monde de désir et d'héroïsme, dans un monde d'équarisseurs et d'oubli.



9 782867 444449

110 F
936184-9
ISBN : 2-86744-444-6
1-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS